



Béatrice  
Baucher

# Homonyme & Compagnie

Béatrice Baucher

Homonyme et Compagnie

© Béatrice Baucher, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1618-6



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Bruno Lisch

*Les voyages forment la jeunesse*  
(proverbe)

## Chapitre I

En ce troisième jour de pluie consécutif, la ville tout entière semblait s'être résignée à voir la morosité s'installer, et c'est en traînant les pieds sur ce petit trottoir parsemé de flaques d'eau que Paul Prudon se dirigeait vers l'agence de voyages. « La Clé des Champs », disait son enseigne, déjà défraîchie, signe annonciateur d'une fin proche, puisque depuis l'arrivée d'internet dans les foyers, rares étaient les clients qui avaient encore l'idée de se déplacer chez un professionnel du voyage, hormis ceux qui n'avaient pas de connexion, et ceux qui en avaient trop : submergés par le flot des offres et des possibilités, ces derniers finissaient par souhaiter qu'une tierce personne tranche pour eux, et leur apporte un voyage sur un plateau. C'est à cette dernière catégorie qu'appartenait notre jeune homme, mais l'abattement qui émanait de sa démarche, les mains dans les poches de son imperméable, la tête rentrée dans les épaules comme si ce geste pouvait le protéger de la pluie, contrastait fortement avec l'entrain que l'on est en droit de trouver normalement chez les personnes qui vont s'offrir des vacances.

C'est que Paul, qui jamais ne prenait de décisions, en était arrivé à la conclusion que seul un voyage pourrait donner une dernière chance à son couple. Deux années de vie commune s'achevaient à peine et depuis quelques mois déjà, son Elodie paraissait s'ennuyer. Elle lui échappait, parlait de moins en moins, et allait même jusqu'à montrer des signes d'impatience et d'agacement lorsqu'il lui demandait, trop souvent à son goût à elle : « À quoi tu penses ? ». Il la voyait absente, et elle était effectivement presque démissionnaire. Il la croyait préoccupée, mais elle était surtout de plus en plus embarrassée de sa présence.

Où était-elle, l'Elodie qu'il avait rencontrée deux ans plus tôt ? Où étaient passés son optimisme, ses yeux pétillants, son envie de rire aux blagues caustiques de Paul ?

Qui était-elle, cette Elodie d'aujourd'hui, qui faisait la moue plus volontiers que l'amour, qui lui souriait aussi rarement qu'elle riait volontiers avec ses amies ?

Plus d'une fois, il avait cru qu'un souci professionnel la minait, que la

dépression la guettait, mais il l'avait vue passer brusquement de la morosité à l'excitation, devenir en cinq minutes aussi gaie qu'un pinson lorsqu'elle parlait au téléphone avec son amie Sophie, ou Carine, ou Marie, ou Katia – mon Dieu, elle en avait tant et il les confondait toutes.

Un soir qu'ils rentraient du cinéma, marchant côte à côte, lui, n'osant pas lui prendre la main de peur de l'agacer davantage, elle, se terrant dans son silence (pourtant le film n'avait pas été si affligeant que cela, lui semblait-il), il osa tout de même lui demander, pour la sixième fois cette semaine-là : « ça ne va pas ? »

Elodie avait ralenti le pas et, parvenus à une petite place faiblement éclairée, elle jugea qu'il valait peut-être mieux s'asseoir sur le banc en pierre pour essayer de lui parler, puisque le rabrouer encore une fois ne servirait à rien. Introduisant son propos par un énorme soupir, elle avait essayé de lui faire comprendre son ennui, la lassitude qu'elle éprouvait dans leur vie à deux.

Depuis cette discussion, l'idée d'un voyage avait germé dans l'esprit de Paul. Après tout, peut-être que leur train-train était le poison de leur couple. Elle disait souvent qu'ils ne faisaient jamais rien ensemble. Pourtant, il l'aimait bien, leur petit quotidien ; combien il était rassurant pour lui qui, à la seule évocation de mots comme « aventure », « nouveauté », commençait à éprouver des symptômes d'angoisse et de panique. Pour lui, que sa famille avait surnommé par pure taquinerie (car Paul était en général bien aimé par tous) le « comptable à tendance maniaque », emmener sa compagne en terre inconnue pendant trois semaines, relevait du défi contre-nature. Il avait rarement quitté sa ville natale, mais par amour pour Elodie, il était cette fois décidé à vaincre toutes ses appréhensions : l'inconnu (*on est rarement déçu par ce qu'on connaît déjà*), les imprévus (*l'ennemi des comptables*), les modes de vie différents (*on n'est bien qu'en France, il suffisait de voir les horreurs qu'ils nous montrent à la télévision !*) et... d'énormes dépenses.

Car pour un homme qui avait horreur de voir son argent s'envoler dans des futilités, qui recalculait le solde de son compte bancaire avant et après chaque achat, et qui se laissait rarement aller à la moindre fantaisie sous prétexte qu'elle avait un prix (*pourquoi manger dans un restaurant quand on a de quoi se nourrir chez soi ?*), dépenser plusieurs mois de salaire dans

un voyage itinérant représentait, on s'en doute, un pas gigantesque à franchir.

C'est pourquoi, enfin arrivé devant la vitrine de l'agence de voyages, Paul ne put se décider à en ouvrir la porte aussitôt. Même si ses chaussures commençaient à prendre l'eau, il se donna d'abord quelques minutes pour lire les différentes affichettes qui présentaient toutes sortes d'offres et de voyages à des prix imbattables selon l'agence, indécents pour Paul.

Son regard glissait de l'une à l'autre de ces offres, car il ne parvenait pas à se concentrer réellement sur ce qu'elles proposaient ; en réalité, il se sentait surtout mal à l'aise. N'avait-il pas l'air ridicule ainsi ? Est-ce que cela se faisait de regarder la vitrine d'une agence de voyages comme on le fait pour un magasin d'habits prêts à porter ? Etait-ce parce qu'il faisait quelque chose de si différent de ses habitudes qu'il avait l'impression désagréable d'être observé ?

Tenant de se donner une meilleure contenance, il fixa davantage son attention sur quelques noms de lieux qui le laissèrent perplexe, voire qui commencèrent à l'effrayer.

*Iles Galápagos.* Oui, il se souvenait de ses amis qui s'étaient vantés à leur retour d'avoir nagé avec des tortues géantes... à moins que ce ne soit avec des dauphins ? ... et qui pensaient lui faire envie en étalant sans retenue les exploits de leur voyage, alors que lui éprouvait un malaise grandissant en les écoutant parler. Comment pouvait-on être assez fou pour aller au fond de la mer avec des animaux sauvages quand il ne se sentait déjà pas à l'aise lorsqu'il nageait dans la piscine de sa tante, se contentant de rester tout près du bord ? Etre perdu dans l'océan avec une bête qui ne parle même pas le français, ou qui fait exprès de vous perdre parce qu'elle sait que vous n'êtes pas du coin, qui peut vous mordre à tout instant pendant que vous vous forcez à lui sourire poliment, et d'ailleurs, comment fait-on pour sourire sous l'eau ?

Non, vraiment, ce n'était pas pour lui... il passa à l'autre affichette : *New York*. Là, oui, on était sur la terre ferme, en terrain conquis, en lieu sûr... Sûr ? À en croire les écrans (le petit et le grand), n'était-ce pas la jungle urbaine ? Il avait déjà vu tant de scènes se déroulant dans cette ville, qu'il pensait la connaître un peu... et depuis son fauteuil, c'était bien suffisant



après tout. Est-ce à New York qu'un couple peut se ressourcer ? Non, à l'évidence, il y avait là-bas bien trop de bruit, d'agitation, trop de distances à parcourir, trop de bandits poursuivis par des flics, des mafieux, des justiciers... Et pourquoi cette ville se prêtait-elle à tant de fictions s'il n'y avait pas un grand fond de vérité ? Cela devait certainement être exagéré, mais la vie y était en tous cas moins sûre qu'à Tours ou à la Motte-Beuvron !

Affichette suivante : *La Mongolie*. Ah, voilà qui était beaucoup plus reposant, plus calme en tous cas... trop calme, peut-être ? Comment Paul pouvait-il imaginer ces grandes étendues désertes et sauvages autrement qu'avec l'inquiétude qui le caractérisait ? Quand il pensait à Elodie qui s'ennuyait déjà en pleine ville, comment réagirait-elle s'ils se trouvaient tous les deux isolés dans une yourte (nature ou aux fruits, peu importe) à attendre que le vent tombe avant de se risquer à aller toquer chez leurs plus proches voisins situés à 80 km ? Elodie ne manquerait pas de lui en faire le reproche ou pire de faire la tête, comme elle le faisait si souvent ces temps-ci, et cette fois, ils n'auraient pas la télévision comme échappatoire.

Une photo suspendue sur la droite de la vitrine attira alors son regard : une étendue bleue, d'un bleu invitant au voyage, avec au centre un superbe paquebot. Voilà ce qu'il leur fallait : une croisière. C'était idéal : on se déplaçait tous les jours mais on était assuré d'un minimum de confort et de compagnie... oui, mais celle-ci passait de la mer baltique à la mer du Nord pour atteindre le Cap Nord, et en lisant les noms des étapes (qui en outre lui rappelaient vaguement les noms des meubles qu'ils avaient achetés et montés l'an dernier), il commença à douter de l'utilité de la belle piscine qui surplombait le navire. Même par grand bleu, on n'allait pas lui faire croire qu'on pouvait se sécher allégrement dans les transats disposés gentiment autour de la piscine, avec des fjords en arrière-plan, c'était peu crédible. De plus, Elodie dirait sûrement que...

... Il fut interrompu dans ses pensées par la lumière qui venait de s'allumer à l'intérieur de l'agence. Depuis tout le temps que Paul était stationné devant la vitrine, Mlle Catherine Bertrand, employée depuis cinq ans à la Clé des Champs, l'observait discrètement. Nous l'avons déjà dit, les clients étaient rares ces temps-ci, mais plus rares encore les hommes jeunes

et venant seuls. Elle avait bien eu hier un petit couple d'une trentaine d'années qui préparait son voyage de noces, mais ce monsieur, là, avec son imperméable et ses yeux tristes, n'était sûrement pas ici pour la même raison. À en juger par son attitude et son expression, on se demandait même s'il s'intéressait à ce qu'il lisait, ou bien s'il cherchait à perdre du temps parce qu'il était en avance pour un rendez-vous de dentiste, par exemple. Catherine fit semblant de travailler en ouvrant quelques dossiers sur son ordinateur (ne jamais donner au client l'impression qu'on est désœuvré). Par malchance, elle avait besoin de retirer ses lunettes pour regarder son écran, mais elle devait les remettre pour scruter ce client potentiel quoique morose ; elle devait donc décider lequel, de l'écran ou du client, elle préférerait voir flou. Elle opta pour l'écran (elle le voyait suffisamment comme cela dans la journée), mais elle choisit tout de même de se composer une attitude en se munissant d'un crayon qu'elle devait aller chercher au fond de son tiroir, ce pourquoi elle dut allumer la lumière.

Monsieur Tristoune, le visage caché derrière l'affiche de Castoa-Croisières, se déplaçait à présent, imperceptiblement, vers la porte d'entrée. Entrerait-il ? N'entrerait-il pas ? Ses gestes étaient désespérément lents et indécis.

Bingo ! Il avait enfin poussé la porte de l'agence, et Double-Bingo ! il avait trébuché sur la petite marche si vicieuse qui avait déjà surpris tant de clients auparavant. Il se reprit tout de suite, ferma la porte derrière lui, et Catherine l'accueillit par un sourire et un bonjour bien cordial.

Paul vint s'asseoir en face d'elle, et à la question « que puis-je faire pour vous ? » que Catherine posa professionnellement en reposant ses lunettes, il se mit à réfléchir rapidement à la façon de formuler sa demande le plus clairement possible ; puis, s'avisant qu'il n'avait pas devant lui une conseillère conjugale, il évita de s'épancher sur ses problèmes de couple et sur ce qu'il attendait réellement d'une évasion à deux. Aussi énonça-t-il le plus simplement possible :

« J'aurais voulu une idée de voyage pour deux... plutôt itinérant, mais pas trop loin non plus, ni dans des conditions trop extrêmes... d'une durée de deux à trois semaines...

— ... D'accord, mais lorsque vous dites 'pas trop loin', vous pensez à